SAISIR LE RAPPORT À LA DIVERSITÉ DANS LA VIE QUOTIDIENNE, DANS LES ESPACES PUBLICS

Annick Germain, Ph.D. en sociologie (Université de Montréal, 1981) est professeure agrégée à l'Institut national de la recherche scientifique, Centre Urbanisation Culture Société, où elle enseigne en études urbaines. Elle a été directrice du Centre Métropolis du Québec - Immigration et Métropoles en 2008-2013. Elle a publié de nombreux ouvrages avec des collègues sur Montréal (*Montréal: A Quest for a Metropolis*, London, John Wiley & Sons, 2000) et sur l'immigration (*Travailler et cohabiter: l'immigration au-delà de l'intégration*, PUL, 2015; *Vivre ensemble à Montréal: Épreuves et convivialités*. Atelier 10, 2017; *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain*, PUM 2018).

Saisir le rapport à la diversité par des sondages d'opinion ou par des enquêtes ethnographiques *in situ* peut donner des résultats fort différents. C'est ce que l'on illustre dans cet article basé sur une enquête dans un quartier de la banlieue de la métropole montréalaise, un quartier où la diversité est plus récente que sur l'île de Montréal. Du même coup, on montre l'importance des espaces publics comme lieux d'apprivoisement des différences, même dans des secteurs moins denses, à l'image des centres d'établissement secondaires.

Capturing the public's relationship to diversity through opinion polls or through in situ ethnographic surveys can yield dramatically different results. We illustrated this in the following article based on a survey in a suburban Montreal neighborhood, a district where diversity is more recent than on the island of Montreal. We also demonstrate how public spaces can play an important role in the process of accommodating diversity, even in such less densely populated areas, which resemble secondary settlement centres.

L'immigration admise au Québec est fortement concentrée dans la région métropolitaine de Montréal. Mais la situation et l'expérience de cette diversité varie fortement d'un quartier à l'autre, notamment en périphérie où la vie cosmopolite y est moins dense et plus récente, comme dans le quartier Vimont en plein cœur de l'île de Laval. Nous verrons dans les lignes qui suivent que pour saisir le rapport à la diversité dans ces quartiers, il faut éviter d'en parler d'emblée ! Une petite leçon utile pour aborder l'immigration dans les centres secondaires ?

CONTEXTE

Dans la foulée des débats déchaînés ayant suivi la crise des accommodements raisonnables au Québec dans les années 2007-2008, un certain climat d'hostilité croissante entourant la question de l'immigration semble s'être installée. Lors de cette crise, des sondages d'opinion défrayaient régulièrement la chronique, témoignant notamment des craintes identitaires des classes moyennes, et ce, tout particulièrement dans

les périphéries entourant Montréal, soit l'effet dit « halo » car caractéristique des régions voisinant des zones de forte concentration de l'immigration (Bilodeau et Turgeon 2014). Le portrait était-il aussi sombre ? Et s'il ne correspondait pas au cadrage fait par les habitants dans les espaces de la vie quotidienne ?

Une enquête menée en 2011 dans quatre quartiers de petites classes moyennes dans la région montréalaise allait nous permettre de tester cette hypothèse (A. Germain, X. Leloup et M. Radice 2014). Les deux premiers, Loyola et Saint-Léonard, étaient multiethniques depuis longtemps et situés sur l'île de Montréal ; Loyola est un ancien quartier de petites classes moyennes canadiennes-anglaises qu'ont rejoint des classes moyennes francophones, suivis d'immigrants d'origines très diverses ; Saint-Léonard fut une banlieue italienne puis canadienne-française avant d'accueillir une immigration variée, notamment d'Afrique du Nord. Les deux autres quartiers furent perçus pendant longtemps comme des banlieues de petites classes moyennes canadiennes françaises ; Ahuntsic, au nord de l'île de Montréal, et Vimont situé en périphérie, au centre de l'île de Laval. Vimont affiche les traits classiques d'une banlieue résidentielle plus récente, développée dans les années 1950 et 1960 ; des Italiens s'y sont installés dans les années 1970, suivis de Haïtiens, puis récemment d'immigrants provenant notamment d'Afrique du Nord et d'Asie. Un cinquième de la population de Vimont était composée d'immigrants en 2006, contrastant avec la proportion de 44,5 % à Loyola. Rappelons que Vimont fait partie de la région incarnant l'effet « halo » évoqué plus haut.

Ces 4 quartiers ont donc vu chacun à leur manière se diversifier récemment leur population. Comment se vit cette transformation dans les espaces publics de la vie quotidienne, telle était la question qui a guidé notre stratégie méthodologique composée à la fois d'une centaine d'observations systématiques dans les espaces publics et de conversations courtes in situ avec leurs usagers, en plus d'entrevues préalables avec les intervenants locaux.

SAISIR LE RAPPORT À LA DIVERSITÉ *IN SITU*

Il est important de préciser en quoi consistaient ces conversations courtes in situ. Nous voulions éviter d'interroger les habitants directement sur leurs attitudes face à l'immigration, pour plutôt remettre à l'avant-plan les expériences concrètes de cohabitation dans la vie quotidienne. Il fallait donc aller à leur rencontre dans les lieux publics, fréquenter nous-mêmes ces lieux et entamer une conversation « entre usagers » sur un sujet général et non intrusif sur le mode de la rencontre passagère propre aux interactions dans l'espace public. La conversation a donc porté sur le quartier. Par exemple, dans un parc, au bord d'une pataugeoire, nous regardions les enfants jouer et nous bavardions avec les parents : trouvaient-ils que le quartier avait changé, si oui en quoi et qu'en pensaient-ils, etc. Il ne s'agissait donc pas d'entrevues classiques, enregistrées, menées par des chercheurs.

Dans les 4 quartiers, nous avons ainsi eu 155 « conversations », avec une diversité d'usagers (y compris des immigrants), à l'image des territoires d'enquête, dans une très grande variété de lieux publics, parfois à l'occasion d'évènements organisés comme des corvées nettoyage, des fêtes, des distributions de fleurs, des parties de soccer, etc. Ces conversations nous permettaient de voir comment les habitants cadraient leur quartier, et la place qu'y occupait la diversité.

Au cours du tiers d'entre elles, il ne fut jamais question d'immigration, mais plutôt de problèmes de voirie, de gentrification, etc. Et dans les deux tiers restants les propos de nos interlocuteurs étaient généralement descriptifs et dépourvus de connotations négatives pour parler d'immigration et de diversité. Les quelques conversations moins bienveillantes face aux immigrants, évoquaient généralement des évènements précis. Par exemple, des dames âgées dénonçaient les attitudes turbulentes de jeunes Noirs grimpant sur le toit du chalet au cœur d'un parc.

Si nous avons pu facilement constater des traits communs dans les modes de sociabilité publique dans les 4 quartiers, des différences ont aussi été relevées, ayant trait par exemple à l'ancienneté de l'expérience de la diversité dans un quartier associé à un certain cosmopolitisme, comme Loyola.

On voudrait ici s'attarder au cas du quartier Vimont, qui des 4 quartiers, était au départ le plus homogène et plus « néophyte » en matière d'expérience de la diversité.

UNE PÉDAGOGIE DE LA DIVERSITÉ

Dans cette banlieue résidentielle classique de 27 207 habitants, les espaces publics étaient moins nombreux et moins fréquentés que dans les 3 autres quartiers.

Les habitants rencontrés éprouvaient encore de la difficulté à nommer la diversité, à trouver les mots justes pour décrire la population de leur quartier. Parfois on inventait de nouveaux qualificatifs : « le quartier est polyethnique », nous disait-on. C'étaient généralement les enfants accompagnant leurs parents qui utilisaient les termes les plus précis : « …il y a des Libanais, des Chinois….. », dira une petite fille pour préciser les propos de son père évoquant « des Noirs, des Arabes, des…, Il y a de tout en fait ». On nous parlait aussi des « Voilées », comme d'une catégorie descriptive équivalente aux précédentes, une catégorie neutre sans connotations. Les hésitations pour nommer la diversité témoignaient d'un processus d'apprentissage face à une situation nouvelle, ce que Michel de Certeau appellerait une pédagogie de la diversité. Les

habitants de Vimont étaient en train d'intégrer dans leur cadre de pensée de nouvelles données.

Ce processus était aussi à l'oeuvre pour les intervenants dans différents organismes, peu habitués à repérer les origines ethnoculturelles et à parler de leurs publics.

Mais Vimont est aussi le quartier où nos interlocuteurs évoquaient le plus… l'absence de changement dans ce « quartier stable et calme ». Pourtant nos observations révélaient des publics très diversifiés dans la plupart des espaces publics (sauf dans les parcs à chiens où les propriétaires étaient tous blancs). Les sociabilités publiques n'étaient guère différentes de celles observées dans les 3 autres quartiers. Les interactions entre inconnus, qu'il s'agisse de mobilité coopérative, de civilité, d'indifférences aux différences, d'aide restreinte, (Lyn Lofland 1998), semblaient se dérouler comme si la multiethnicité était en train de devenir une banalité de la vie quotidienne.

Au total, ce portrait faisait contraste avec l'image de frilosité face à l'immigration renvoyée par les sondages d'opinion diffusés dans les médias.

QUELLES LEÇONS TIRER POUR L'ÉTABLISSEMENT DES IMMIGRANTS DANS LES CENTRE SECONDAIRES ?

Le rapport à la diversité se construit d'abord dans les espaces publics du quotidien, comme un mode de cohabitation issu de côtoiements répétés. C'est dans les lieux publics du quartier que se vit une pédagogie de la diversité, comme le montre le cas du quartier Vimont. Ces lieux sont dès lors des ressources précieuses pour construire des convivialités, *bottom up*, même dans des quartiers sans longue tradition cosmopolite. Nous avons vu que les sondages d'opinion ne sont pas toujours un bon indicateur de l'ouverture à la diversité et peuvent nous empêcher de voir ce qui se met en place progressivement au quotidien dans les rencontres dans les lieux publics. Et même dans les quartiers comme Vimont, où les espaces de sociabilité publique sont moins nombreux et moins denses que dans les quartiers de l'île de Montréal, ils restent des lieux d'apprivoisement des différences non négligeables.

RÉFÉRENCES

Bilodeau, Antoine et Turgeon, Luc. 2014. « L'immigration ; une menace pour la culture québécoise ? Portrait et analyses des perceptions régionales », *Canadian Journal of Political Science* 47, no. 2 : 281-305.

Lofland, Lynn. 1998. *The Public Realm. Exploring the City's Quintessential Social Territory.* New York, A De Gruyter.

Germain A., Leloup, X. et Radice, M. 2014. « La ville à l'épreuve de la diversité ; la cohabitation interethnique dans les quartiers moyens à Montréal », recherche financée par le CRSH (2010-2013), *Diversité urbaine 14*, no. 1.